

fut surnommé El-Mansour, le victorieux. Il répartit le butin de son expédition entre les soldats, sans autre réserve que le cinquième, ou lot de Dieu, qui revenait au calife, et le droit de choix qui appartenait aux généraux, tant sur les prisonniers hommes et femmes que sur les troupeaux de toute espèce. Il renouvela l'ancienne coutume de donner un banquet aux troupes après la victoire; il parcourait lui-même les chambrées des compagnies, et sa mémoire était telle qu'il connaissait par leurs noms tous ses soldats; il retenait la généalogie de ceux qui se distinguaient, les invitant à sa table et leur faisant un honneur particulier. Ce fut par cette adroite conduite qu'il devint l'idole des soldats et qu'il s'entoura non d'une armée dévouée à l'islamisme et obéissant à un chef, parce qu'il en était le représentant, mais d'une armée dévouée à un homme, chose inouïe encore parmi les Arabes. Depuis ses premières incursions contre les chrétiens, Mohammed-el-Mansour prit l'habitude de faire secouer avec beaucoup de soin, chaque fois qu'il revenait du champ de bataille à sa tente, la poussière qui se trouvait sur ses habits, et il la gardait dans une cassette faite exprès; il voulait que, quand l'heure de sa mort serait sonnée, on le couvrit dans son tombeau de cette poussière. Dans toutes ses expéditions, il faisait porter cette caisse avec beaucoup de précaution parmi les choses les plus précieuses de son équipement, afin qu'il pût embaumer son tombeau comme avec du musc, par la bonne odeur de la guerre sainte, et détourner ainsi de lui le feu éternel, suivant ce verset du Koran : « Celui dont les pieds se couvrent de poussière dans le chemin de Dieu, Dieu le préserve du feu. »

« On ne connaît pas les détails et l'objet particulier de chacune des expéditions d'El-Mansour contre les chrétiens; cependant les auteurs arabes nous ont conservé la mémoire de quelques-unes des particularités qui les marquèrent, dignes, en effet, d'échapper à l'oubli.

« Ils racontent, par exemple, qu'une fois en Castille, tandis que les armées musulmane et chrétienne, campées en face l'une de l'autre, s'observaient, hésitant à commencer le combat, El-Mansour se prit à rêver : « Combien crois-tu que nous ayons de vaillants cavaliers dans notre armée ? dit-il à un de ses plus braves capitaines nommé Moschafa. Moschafa lui répondit : Tu le sais bien, toi. El-Mansour ajouta : Penses-tu que nous en ayons mille ? Moschafa répondit : Pas autant. — Y en a-t-il cinq cents ? dit El-Mansour. Moschafa répondit : Pas autant. El-Mansour lui dit alors : Y en a-t-il cent, ou même cinquante ? Moschafa lui dit : Je n'ai confiance qu'en trois. » En ce moment sortit du camp des chrétiens un cavalier bien armé, monté sur un beau cheval. Il s'avança vers les musulmans, et leur cria : « Y a-t-il quelqu'un de vous qui veuille se mesurer avec moi ? » Un cavalier musulman se présenta aussitôt contre lui; en moins d'une heure le chrétien le tua et s'écria : « Y en a-t-il quelque autre qui se présente contre moi ? » Il vint un autre musulman; ils combattirent moins d'une heure, et le chrétien le tua de même. Le chrétien cria : « Y en a-t-il quelque autre qui vienne contre moi, ou même deux ou trois ensemble ? » et aussitôt parut un brave musulman, que le chrétien renversa aussi d'un cour de lance. Les chrétiens applaudirent par de grands cris et de vives acclamations. Le chrétien retourna à son camp, changea de cheval, et reparut sur un cheval non moins beau que le premier, couvert d'une grande peau de bête féroce, dont les pattes, nouées sur le poitrail du cheval, laissaient voir leurs ongles qui semblaient être d'or. El-Mansour défendit que personne s'avançât contre lui. Il appela Moschafa, et lui dit : « N'as-tu pas vu ce qu'a fait ce chrétien toute la journée ? — Je l'ai vu de mes yeux, répondit Moschafa, et il n'y a eu dans tout ceci aucune magie; mais l'infidèle est un très-bon cavalier, tandis que nos musulmans sont intimidés. — Dis plutôt couverts de honte, s'écria

El-Mansour. » Là-dessus le chevalier, monté sur son vigoureux cheval couvert de la riche peau de bête, s'avança et dit : « Y a-t-il quelqu'un qui vienne contre moi ? » Alors El-Mansour dit : « Je vois bien, Moschafa, la vérité de ce que tu me disais, que j'ai à peine trois vaillants cavaliers dans mon armée; si tu n'y vas pas, mon fils ira, ou bien j'irai moi-même, car je ne puis plus souffrir cela. » Alors Moschafa lui dit : « Tu verras promptement sa tête à tes pieds, ainsi que cette belle peau riche et hérissée qui sert de housse à son cheval. — Je l'espère, dit El-Mansour, et dès ce moment je te la cède, afin que tu t'en fasses par la suite un pompeux ornement pour aller au combat. » Aussitôt Moschafa alla contre le chrétien, et celui-ci lui demanda : « Qui es-tu ? quel rang tiens-tu parmi les nobles ? » Moschafa, brandissant sa lance et marchant sur lui, répondit : « Voici ma noblesse, voici ma lignée. » Les deux cavaliers combattirent avec beaucoup de valeur et d'adresse, se frappant de rudes coups de lance, faisant tourner leurs chevaux, avançant l'un contre l'autre ou reculant avec une admirable dextérité; mais Moschafa, qui était plus jeune et plus léger et en même temps mieux reposé, maniait son cheval avec plus de prestesse, et porta dans le côté de son adversaire un coup violent de sa lance, dont celui-ci tomba mort. Moschafa sauta à bas de son cheval, coupa la tête de son ennemi, dépouilla le cheval de la housse qui le couvrait, et retourna vers El-Mansour, qui l'embrassa et fit proclamer son nom par les muezziens de l'armée. »

Ce fut d'abord le comte de Castille qui eut à supporter seul l'effort de ses armes. On a vu que la paix existait entre l'émir de Cordoue et le jeune roi de Léon. Almanzor, religieux observateur des traités, se borna donc à faire d'abord la guerre en Castille et en Aragon. Il enleva au comte Garci Fernandez Saint-Étienne de Gormaz et plusieurs autres villes, mais il n'attaqua pas le royaume de Léon tant que

le prince avec lequel la paix avait été jurée resta sur le trône. Ainsi les turtres de don Ramire, pendant les dix années que dura la régence, n'eurent point à craindre de guerre étrangère; elles surent aussi conserver la tranquillité intérieure de l'État. Les seigneurs galiciens, toujours prêts à s'agiter, firent bien quelques mouvements, mais ces tentatives de révolte n'eurent pas de conséquences fâcheuses. En 977, don Ramire ayant atteint sa quinzième année, demanda aux grands de l'État de lui choisir une femme. On lui donna pour épouse une demoiselle nommée Urraca. A partir de cette époque, Ramire III prit lui-même l'administration du royaume. Il cessa d'obéir aux sages conseils que lui donnaient doña Thérèse et doña Elvira. Il ne dissimula pas le ressentiment que lui avaient inspiré contre les seigneurs de la Galice les troubles que ceux-ci avaient excités à plusieurs reprises. Il les insulta ouvertement, et bientôt il se fit de tous les Galiciens des ennemis implacables; aussi ne tardèrent-ils pas à se choisir un autre roi. Ils élurent pour le gouverner Bermude, fils d'Ordoño III et de doña Elvire, et le proclamèrent roi dans le sanctuaire même de Saint-Jacques. A la nouvelle de cette élection, Ramire réunit des troupes, et s'avança vers la Galice pour étouffer la révolte. Les Galiciens, de leur côté, marchèrent au-devant de lui pour défendre l'entrée de leur territoire. Les deux armées se rencontrèrent à Portela de Arenas, près de Monte Roso. On combattit de part et d'autre avec une égale bravoure et sans que la victoire se décidât pour aucun parti. Mais des deux côtés on fit des pertes énormes, et le roi don Ramire ne croyant pas possible de persévérer dans son entreprise, retourna immédiatement à Léon, où il ne tarda pas à mourir.

Les seigneurs élurent pour son successeur Bermude, que les Galiciens avaient déjà proclamé roi. C'est à partir de ce moment qu'Almanzor se crut délié de tout engagement pacifique à l'égard du royaume de Léon, et qu'il

commença l'année suivante à lui faire la guerre en allant mettre le siège devant Simancas, cette clef de la Castille relevée par Alphonse le Grand pour commander le cours de la Pisuerga et celui de l'Arlanzón. Les historiens arabes placent aussi en cette année le siège et la prise de Léon; mais les auteurs chrétiens pensent que ces faits ne se passèrent qu'en 996 : cette date est beaucoup plus vraisemblable. Comment supposer, en effet, qu'un général, quel qu'il soit, puisse concevoir la pensée d'aller attaquer une ville aussi forte que l'était à cette époque celle de Léon, dont le siège, au témoignage de Roderich de Tolède et de Lucas de Tuy, a duré une année entière, sans avoir auparavant assuré ses communications, et sans s'être rendu maître du cours de l'Esla, de la Pisuerga et du Duero, en s'emparant des villes de Simancas, de Toro et de Zamora? Le simple bon sens montre que c'était la seule marche à suivre, et, à cet égard, les auteurs chrétiens sont d'accord avec le bon sens. Ils font donc prendre successivement par Almanzor Simancas, Sepulveda, Zamora, Atienza. Ce n'est qu'en 995, et lorsqu'il s'était rendu maître du pays, qu'il vint pour la première fois insulter les murs de Léon. Don Bermude, à la vue du danger qui le menaçait, rassembla le plus de troupes qu'il put, et quoique tourmenté par la goutte, il marcha à leur tête à la rencontre de l'ennemi, qu'il trouva campé sur le bord de l'Esla, dans l'endroit où cette rivière approche le plus de Léon. Les chrétiens attaquèrent à l'improviste les Arabes, qu'ils mirent en déroute. Almanzor, au désespoir de ce que ses troupes, quoique bien supérieures en nombre, fuyaient devant celles de Bermude, fit de vains efforts pour les arrêter. Mais voyant que rien n'était capable de les retenir, il descendit de cheval, s'assit à terre, ôta son turban, protestant qu'il aimait mieux recevoir la mort sur le champ de bataille, que de mourir vaincu et déshonoré. Cette action ranima le courage des infidèles : ils attaquèrent à leur tour les chrétiens

qui les chargeaient en désordre, les mirent en fuite et les poursuivirent jusqu'aux portes de Léon. Cette victoire avait coûté bien cher aux musulmans; aussi se retirèrent-ils; mais Almanzor annonça en s'éloignant qu'il reviendrait l'année suivante pour démolir la ville de Léon. Don Bermude sachant qu'Almanzor ne menaçait jamais en vain, fit transporter dans les Asturies toutes les reliques et tous les vases sacrés, ainsi que les ossements des rois ses prédécesseurs. Il mit ensuite une bonne garnison dans la place, et en confia le commandement à un seigneur nommé don Gil ou don Guillaume. Dès le printemps, Almanzor vint établir son camp devant Léon, et commença à battre les murailles avec toutes les machines de guerre employées à cette époque; mais il n'avait pas plutôt fait une brèche, que le comte don Gil la réparait. Les murailles de Léon étaient d'ailleurs très-fortes et très-élevées: elles étaient flanquées par des tours dont chacune semblait une forteresse; ses portes étaient de bronze ou de fer. Les musulmans parvinrent cependant à ruiner le rempart du côté du couchant, et commencèrent à monter à l'assaut. Le comte don Gil, quoique malade, se fit porter sur la brèche, et soutint pendant trois jours l'effort des assaillants. Enfin l'assaut continuait depuis quatre jours, lorsque les Maures pénétrèrent dans la ville par une autre brèche ouverte au midi. Les premiers jours, les Maures ne s'y étaient pas présentés, et par conséquent elle était moins bien garnie de défenseurs. Le comte don Gil et toute sa garnison se firent bravement tuer en combattant; aussi les pertes d'Almanzor furent-elles considérables, et, pour s'en venger, il fit entièrement démolir la ville. Il n'y laissa pas pierre sur pierre, à l'exception d'une tour qu'il conserva, dit-on, comme un témoignage de son triomphe. Il alla ensuite assiéger Astorga située à sept lieues à l'ouest de Léon. Cette ville, effrayée du sort de la capitale, se rendit sans résistance; aussi fut-elle épargnée. De là il voulut pé-

nétrer dans les Asturies ; mais les châteaux de Gordon, de Lima, d'Alva et d'Arbole arrêterent les musulmans, qui, désespérant de pouvoir s'en emparer, retournèrent à Cordoue.

L'année suivante, 387 de l'hégire (997 de J. C.), Almanzor entra dans le Portugal. Il enleva en courant Viseo et Lamego ; puis il pénétra dans le cœur de la Galice. Il y était appelé par l'évêque de Compostelle, qui, non moins turbulent que Sisenand son prédécesseur, avait été déposé par Bermude. Almanzor avait aussi dans son armée plusieurs comtes galiciens qui s'étaient soulevés contre leur roi. Il s'avança jusqu'à Compostelle, qu'il trouva abandonnée par tous ses habitants ; il n'y restait qu'un vieux moine qui se tenait assis près du tombeau de saint Jacques. Almanzor lui ayant demandé ce qu'il faisait là : Je vis avec Jacques, répondit-il. Le général musulman ordonna qu'on respectât ce vieillard et qu'on laissât le tombeau intact ; mais il fit abattre une des murailles de l'église, et prit les cloches, qu'il fit porter jusqu'à Cordoue sur les épaules des prisonniers chrétiens. On les suspendit sans dessus dessous dans la mosquée de cette ville, pour y servir de lampes : elles y restèrent jusqu'à ce que saint Ferdinand, ayant reconquis Cordoue, les fit à son tour reporter en Galice sur les épaules des captifs musulmans.

Almanzor, après avoir donné aux comtes chrétiens qui étaient dans son armée une partie du butin, reprit le chemin de Cordoue. Suivant quelques historiens, la dysenterie se mit dans son armée, et Bermude, profitant de cette circonstance, ne cessa de le harceler pendant sa retraite, et lui tua beaucoup de monde. Au reste, les expéditions d'Almanzor ne furent pas bornées à la Castille et au royaume de Léon ; l'Aragon et la Catalogne en furent aussi le théâtre. En Aragon, le roi don Sancho Galindez combattit vaillamment contre lui, et quand, en 995, ce prince fut mort, son fils don Garcia, qui lui succéda, défendit courageusement son royaume contre les

attaques des musulmans ; mais il ne lui fut pas donné d'abattre le pouvoir d'Almanzor, et les dernières années du dixième siècle furent pour les chrétiens d'Espagne un temps d'épreuve et de désastre. Ce don Garcia, fils de don Sancho Galindez, est désigné chez les écrivains sous le nom de Garcia le Trembleur. Ce n'était pas qu'il fût lâche ; mais à l'approche du combat un mouvement nerveux s'empara de lui et faisait tressaillir tous ses muscles. Au reste, bientôt cette agitation cessait, et, dans l'action, Garcia le Trembleur payait de sa personne, agissant non-seulement comme un bon capitaine, mais encore comme un brave soldat. Il mourut à la fin de 999 ou au commencement de l'année 1000. Il eut pour successeur don Sancho, surnommé le Grand.

Pour ne pas interrompre la série des événements, nous n'avons pas parlé des changements arrivés dans le comté de Barcelone. Il est maintenant nécessaire de réparer cette omission. En Mir, proclamé comte de Barcelone en 912, mourut suivant Ferreras en 928, et, suivant Tomich, en 930. Il laissa trois fils, et, par son testament, il divisa entre eux ses États de la manière suivante : l'aîné, que Ferreras appelle Suniefred, et que Tomich nomme Grifa, ce qui équivaut au nom de Wilfred, eut le comté de Barcelone ; Oliva Cabreta celui de Cerdagne, et Mira celui de Girone. Comme tous ces princes étaient encore en bas âge, Sunier leur oncle, comte d'Urgel, prit le gouvernement de leurs États en qualité de tuteur, et ne les leur remit que lors de leur majorité en 950. Suniefred étant mort en 964 sans laisser d'enfants, son cousin En Borell, fils de Sunier son tuteur, fut appelé à le remplacer. Les principaux barons du pays prièrent du comté son frère Oliva Cabreta, auquel il revenait par droit de succession. Ils en agirent ainsi parce qu'ils le regardaient comme un mauvais prince et comme un mauvais chrétien. Il y avait vingt et un ans que Borell possédait le comté de Barcelone, lorsqu'en 985 Almanzor fit une invasion dans la

Catalogne. Le comte, à la tête du peu de troupes qu'il put rassembler à la hâte, marcha au-devant des Arabes qu'il rencontra près de Moncada : il les attaqua avec intrépidité ; mais, accablé par le nombre, il se vit forcé de fuir et de se réfugier dans les montagnes.

Almanzor marcha immédiatement vers Barcelone, dont il se rendit maître (*). Il livra la ville au pillage et emmena une partie des habitants prisonniers et retourna à Cordoue, ne laissant qu'une faible garnison dans la ville qu'il venait de conquérir. Pendant ce temps, En Borell, retiré à Manresa, y rassembla des troupes. Il fit publier qu'il assurerait les privilèges de la noblesse à tous ceux, quels qu'ils fussent, qui, pour faire la guerre aux Maures, viendraient tout équipés avec armes, chevaux et bagages. Neuf cents chefs catalans répondirent à son appel, et recurent de lui le titre de *oms de paratge*, ce qui, disent les vieux chroniqueurs, signifie hommes pairs et égaux. A leur tête il alla attaquer Barcelone, et parvint à en chasser les Maures (**). On ne voit pas dans les écrivains de ce temps qu'Almanzor ait fait de tentative pour lui enlever de nouveau cette ville. En Borell mourut en 993, laissant deux fils, En Ramon Borell (***), qui fut son successeur, et En Armengol, comte d'Urgel.

C'est aussi pendant le règne de Bermude que les historiens placent l'histoire lamentable des infants de Lara. C'est un épisode, qui fait un instant diversion aux récits de sièges et de batailles (****).

(*) La ville de Barcelone fut prise par Almanzor le 14 de safar 375 (6 juillet 985 de J. C.).

(**) Ferreras pense qu'il reçut aussi des secours du roi de France, dont il reconnut la suzeraineté, et pour preuve de ce fait, il allègue l'existence de plusieurs chartes trouvées à Barcelone et datées du règne de Hugues Capet.

(***) Don Raimond Borell.

(****) Nous emprunterons une partie de ce récit à l'excellente traduction que M. Ferdi-

En l'année de l'incarnation de Notre-Seigneur 965, un homme puissant des frontières de Lara se maria ; il s'appela Ruy Velasquez, et prit pour femme doña Lambra, née au pays de Bureña et cousine germaine du comte don Garci Fernandez (*).

Ce Ruy Velasquez était seigneur de Bilaren ; il avait pour sœur une honorable dame nommée doña Sancha, laquelle était très-bien pourvue des biens de ce monde, et avait épousé un bon chevalier fort ami de Dieu et loyal pour qui il devait l'être. On l'appela don Gonçalo Gustios, seigneur de Salas de Lara.

On se rappelle que Diego Porcellos avait donné sa fille Sulla Bella au comte Nuño Belchidez, qui l'avait aidé à fonder la ville de Burgos. De ce mariage étaient nés deux enfants, Nuño Rasura, qui fut un des juges de Castille, et Gustio Gonçalez. C'est de ce dernier qu'était fils Gonçalo Gustios. Ce chevalier avait sept fils, qu'on nommait les sept infants de Salas ou de Lara ; tous les sept avaient été faits chevaliers en un seul jour par don Garci Fernandez. Ils étaient bons cavaliers et très-hardis aux armes.

Gonçalo Gustios vint aux noces de Ruy Velasquez, son beau-frère. Il y amena doña Sancha, sa femme, avec les sept infants de Lara, et Nuño Salido, le précepteur qui les avait élevés.

Pour célébrer ce mariage, on donna des fêtes magnifiques qui durèrent plusieurs semaines. Un des derniers jours, une dispute s'éleva entre Gonçalo Gonçalez, le plus jeune des infants, et don Alvar Sanchez, cousin de la mariée ; puis on se réconcilia, en paroles du moins, mais non de cœur, car doña Lambra conserva une haine violente contre Gonçalo Gonçalez.

nand Denis en a donnée dans ses chroniques chevaleresques de l'Espagne et du Portugal ; ce récit est tiré de la Chronique générale d'Alphonse le Savant.

(*) En 965 Garci Fernandez n'était pas encore comte de Castille ; son père Fernan Gonçalez a régné jusqu'en 970 ; mais il est fort possible qu'il eût déjà le titre de comte ;

Tout semblait cependant apaisé. Les gens qui avaient assisté à la noce s'étaient dispersés. Don Ruy avait accompagné le comte de Castille, qui retournait en ses États avec don Gustios ; mais doña Sancha et ses sept fils étaient restés près de doña Lambra avec plusieurs chevaliers ; ils se rendirent à Barvadiello pour prendre le plaisir de la chasse.

Un jour, les infants étaient entrés dans un jardin pour se divertir à l'ombre des arbres, lorsque Gonçalo Gonçalez se fit apporter son faucon, et se prit à le baigner en belles eaux, afin de le réjouir. Doña Lambra le vit ; et comme elle le haïssait dans son cœur, elle dit à un vassal : « Prends un concombres, remplis-le de sang, va dans ce jardin, et frappe-en Gonçalo Gonçalez, le chevalier au faucon ; reviens ensuite vers moi, je te secourrai. »

Le vassal fit ce qu'avait ordonné doña Lambra.

Mais quand les infants virent leur frère teint de sang, leur cœur bondit ; ils eurent soif de vengeance.

Ils cachèrent leurs épées sous leurs manteaux, et dirent : « Si cet homme est un insensé, nous le saurons : il lui faut pardonner ; s'il a reçu des ordres, nous le saurons encore... » Ils s'en furent vers doña Lambra. Le vassal s'était réfugié près d'elle. « Doña Lambra, notre cousine, laissez-nous nous saisir de cet homme. — Non, car il est mon vassal, et tant que cela sera en mon pouvoir nul mal ne lui sera fait. » Les infants le tuèrent sans pitié, et du sang qui sortait de ses blessures ils marquèrent les coiffes et la robe de doña Lambra ; puis ils chevauchèrent sur leurs chevaux, allèrent vers leur mère doña Sancha et retournèrent à Salas.

Bien vous pensez quelle fut l'angoisse de doña Lambra et combien elle pleurait son vassal ; après le départ des infants, elle lui fit dresser un lit de parade au milieu du verger. Ce lit était couvert de drap noir, comme il convient pour un homme mort ; elle et ses dames l'entouraient, menant le plus grand deuil que l'on eût vu : l'on

eût dit qu'elle était abandonnée de mari et de seigneur.

Ruy Velasquez revint de sa course avec le comte Fernandez et don Gustios, et aussitôt qu'il fut arrivé, doña Lambra se traîna à ses pieds, en le suppliant de se rappeler l'affront que lui avaient fait ses neveux. Ruy Velasquez répondit : « Doña Lambra, ne vous inquiétez point, je vous donnerai telle réparation, que l'univers pourra bien en parler. »

Il envoya donc dire à don Gustios qu'il vint vers lui et qu'il avait longues choses à lui dire. Don Gustios arriva avec ses sept fils, et ils parlèrent de l'affront qui avait été fait à doña Lambra ; mais de paroles en paroles ils semblèrent ranimer leur affection l'un pour l'autre, et les sept infants mirent leur main dans la main de don Ruy.

Alors, comme s'ils étaient des amis véritables, Ruy Velasquez dit à don Gustios : « Beau-frère, les noces m'ont coûté cher, et le comte Garcí n'a pu m'aider en ces dépenses, comme il avait promis de le faire. Vous savez qu'Almanzor m'a été déjà d'un grand secours pour les célébrer. Comme ami, je vous prie donc d'aller vers le roi maure (*), lui porter en mon nom une lettre où je lui demande de nouveaux services. » Don Gustios répondit aussitôt : « La chose me plaît ainsi, » et Ruy Velasquez se retira en son palais avec un Maure renégat. Il lui fit écrire en arabe, une lettre où il était parlé des sept infants et de leur père, et puis, quand la lettre fut écrite, le Maure eut la tête tranchée....

Don Gustios retourna à Salas, puis il s'en fut à Cordoue, et il remit sa lettre à Almanzor, en lui apprenant la raison de son message. « Quelle lettre m'apportes-tu ? — Roi, je ne sais ce qu'elle renferme. — Sache-le donc, Gustios, car Ruy Velasquez veut que je te fasse trancher la tête ; mais moi je me contenterai de te mettre en prison bonne et sûre, » et ceci fut fait

(*) Il y a ici une légère erreur. Almanzor n'était pas souverain, mais hadjeb ; il est vrai qu'il exerçait l'autorité souveraine.

aussitôt ; mais le brave don Gustios avait pour le garder une belle Morisque de bon lignage, qu'il se prit à tendrement aimer.

Après que Ruy Velasquez eut envoyé Gonçalo Gustios à Cordoue, il parla à ses sept neveux, les sept infants. « Neveux, leur dit-il, tandis que votre père est allé vers Almanzor, vous serait-ce chose agréable de venir avec moi faire une tournée jusqu'à Almenar ? Sinon gardez la terre. » Et ils répondirent : « Don Ruy, il ne serait pas beau de vous voir aller à l'ennemi, tandis que nous resterions au pays. » Alors Ruy Velasquez envoya dire en la contrée que quiconque voulait aller en terre ennemie se préparât à l'accompagner ; et ses gens, quand ils surent qu'il était question de guerre, en furent grandement réjouis.

Ruy Velasquez voyant cette multitude de gens envoya dire à ses neveux qu'ils se préparassent à le suivre, qu'il les attendrait dans la plaine de Febros ; il partit aussitôt de Barva-diello.

Les sept infants ne tardèrent pas à le suivre ; mais quand ils furent arrivés à une forêt de sapins, ils cherchèrent quelques augures : les augures furent mauvais. Ils virent dans les airs un aigle emportant dans ses fortes serres un hibou qui jetait de grands cris. Les corbeaux, en tournoyant, poussaient aussi des croassements sinistres ; et don Nuño Salido eut grand chagrin de ce que ces augures étaient si menaçants ; il dit aux infants : « Il faut retourner à Salas. »

Gonçalo Gonçalez, le plus jeune des sept frères, lui dit : « Don Nuño Salido, ne parlez pas ainsi ; ces présages ne nous regardent point ; ils sont sinistres, mais c'est pour l'ennemi. Vous êtes d'un grand âge, don Nuño, les batailles ne vous conviennent plus ; retournez, retournez, vieillard. C'est le repos qu'il vous faut ; à nous les combats. — Mes fils, je vous ai dit la vérité : qui a vu de tels augures ne doit pas revoir son pays... » et il ajouta bien d'autres choses que ne voulurent pas croire les infants. Ils se séparè-

rent ; mais en son triste chemin Nuño Salido eut la pensée qu'il faisait bien mal d'abandonner ainsi par crainte de la mort ceux qu'il avait si longtemps élevés, et il commença à se dire à lui-même : Certes, si la mort doit prendre quelqu'un, il vaut bien mieux qu'elle me prenne que ces enfants si jeunes. Il y aurait mauvaise renommée pour moi ; et moi qui ai été honorable en mes jeunes ans, j'aurais une vieillesse honteuse. En pensant ainsi, il prit la route que suivaient les infants.

Ils arrivèrent où était Velasquez, et là il y eut de grands débats entre eux, car Nuño Salido y fut insulté, et Gonçalo Gonçalez ne le voulant pas souffrir, tua d'un fort coup de poignard un vassal de Ruy Velasquez qui voulait frapper le vieillard. On cria donc aux armes ! Grande rage fut des deux côtés ; puis don Ruy feignit d'être en loyal et bon accord avec ses sept neveux, et après que tous se furent remis en amour et bonne intelligence, ils s'en furent à Almenar. Don Ruy Velasquez se mit en embuscade avec les siens, et ordonna aux infants de courir la campagne.

Les Maures étaient prévenus, et bientôt ils en virent paraître plus de dix mille entre bannières et guidons. « Neveux ; ceci n'est rien, dit Ruy Velasquez ; toutes courses dans ces plaines m'ont réussi ; soyez sans peur, et si cela était nécessaire, j'irais vous secourir..... » Puis le cauteleux don Ruy s'en fut vers les Maures, pour leur parler de l'attaque et de ses neveux.

On raconte que Nuño Salido s'était glissé derrière lui, et que quand il le vit parler aux Maures, il éleva une voix terrible : « O traître ! homme de nulle foi !... Dieu t'a donné triste reconfort, car tant que durera le monde il sera parlé de toi et de ta lâche trahison ; » et quand il eut dit ces paroles, il retourna vers les infants à bride abattue. « Armez-vous, mes fils, car Ruy Velasquez et les Maures sont maintenant d'accord ; armez-vous ; il leur faut votre vie. » Et les infants, quand ils l'eurent entendu, s'armèrent en toute hâte ; et comme les Maures étaient

très-nombreux, ils firent quinze corps et s'élancèrent contre les infants, en les entourant de toutes parts; et Nuño Salido commença à les encourager, leur disant : « Mes fils, ô mes fils ! ne craignez rien, les augures sont toujours bons aux hommes forts. Je vous le dis en vérité, ce sera moi qui attaquerai cette première bande : dorénavant donc, soyez en la garde de Dieu ; » en disant cela, il s'élança contre les Maures, et il en tua beaucoup; mais comme les Maures étaient beaucoup aussi, ils le tuèrent.

Ils se ruèrent les uns contre les autres, et les chrétiens se battirent de si grand cœur qu'ils en défirent bien plus qu'on ne leur en tua; mais, hélas ! les deux cents cavaliers des infants mordirent la poussière, et les sept frères restèrent sans autre compagnie d'hommes qui vint les aider.

Et quand ils virent qu'il n'y avait plus autre chose à faire que vaincre ou mourir, ils appelèrent à leur aide l'apôtre Santiago, et ils s'en furent de nouveau contre les Maures, et Fernand González dit alors à ses frères : « Bon courage, frères, et combattons de cœur, car il n'y a ici personne qui nous aide, sinon Dieu; et puisque notre brave maître est mort et tant de braves hommes de lance, il faut les venger ou mourir, ou mourir, frères ! »

Ils combattirent donc, ils en tuèrent beaucoup, puis ils se réfugièrent sur la crête d'une colline, et ils y lavèrent leurs visages, tout souillés de poussière et de sang; mais, en se regardant, ils ne virent pas Fernand González, leur frère, et ils comprirent bien qu'il était mort, ou captif, ou blessé.

Et les infants étant ainsi prirent la résolution d'envoyer demander trêve à Viara et à Galvé, les chefs maures, jusqu'à ce qu'ils eussent fait demander à Ruy Velasquez s'il ne viendrait pas les secourir, et ils le firent ainsi; les Maures leur accordèrent la trêve qu'ils demandaient, et Gonçalo González fut choisi pour aller parler à don Ruy.

Mais quand il eut parlé, don Ruy Velasquez lui répondit : « Je ne sais

ce que vous me demandez, mon neveu. — Don Ruy, faites-nous la courtoisie de nous secourir, car les Maures sont nombreux... Ils nous ont tué Fernand González, votre neveu, et avec lui les deux cents cavaliers que nous commandions; et en vérité, si vous ne le faites pas pour nous, faites-le pour Dieu, car nous sommes chrétiens. »

Ruy Velasquez répondit : « Ami, retournez à votre joyeuse aventure, et rappelez-vous les noces de dona Lambra. Vous êtes bons chevaliers et bons à la défense. » Et quand Gonçalo González eut entendu ces paroles, il retourna vers ses frères, et les frères abandonnés étaient tristes de ce que nulle aide ne leur viendrait pour le combat. Mais voilà que Dieu mit au cœur de quelques chrétiens, qui étaient avec Ruy Velasquez, un peu de pitié et de courage, et environ trois cents chevaliers se décidèrent à aller rejoindre les infants; il voulut les retenir, mais ils partirent trois par trois, quatre par quatre, faisant serment qu'ils tueraient Ruy Velasquez, si Ruy Velasquez s'opposait à leur volonté : c'étaient des hommes de courage.

A leur tête, les infants allèrent attaquer les Maures, et ils commencèrent une bataille si forte et si sanglante que nul homme auparavant n'avait ouï dire qu'il y en eût eu une semblable livrée par un si petit nombre de cavaliers que l'on comptait de chrétiens; l'histoire rapporte qu'ils tuèrent deux mille Maures avant que l'un d'eux eût succombé. Mais les trois cents cavaliers qui étaient venus secourir les infants périrent presque tous, et, de leur côté, les infants de Lara étaient si harassés par le combat, qu'ils n'avaient plus la force de lever le bras et de frapper de l'épée. Et quand les chefs maures Galvé et Viara les virent si accablés, ils en eurent pitié, et les tirant de la mêlée, les conduisirent à leurs tentes où ils les firent désarmer, et où ils leur envoyèrent du pain et du vin.

Mais lorsque Ruy Velasquez vint à apprendre cette circonstance, il leur dit que c'était chose bien fatale en soi que de conserver la vie à de tels hommes,

et qu'il en arriverait malheur, parce qu'il ne retournerait jamais en Castille, mais qu'il se rendrait à Cordoue et qu'il demanderait leur mort.

Gonçalo Gonçalez dit à don Ruy : « Faux traître ! Dieu te puisse pardonner. »

Mais Viara et Galve dirent à leur tour aux infants : « Nous ne savons comment agir ; car si votre oncle s'en va à Cordoue, comme il le dit, il y aura grande haine contre nous. Almanzor lui donnera tous ses pouvoirs ; et mal nous adviendra pour cette raison. Puisque c'est ainsi, nous allons vous reconduire dans la plaine où nous vous avons pris. »

Et quand les Maures virent les infants de Lara dans la plaine, les tambours retentirent ; ils fondirent sur eux comme la pluie d'orage tombe dans la campagne, et alors commença une bataille plus forte et plus cruelle qu'aucune de celles que l'on eût vues.

Bien que les six infants fussent comme un seul guerrier, et qu'ils combattissent avec grand effort de courage, il vous faut savoir que Gonçalo Gonçalez faisait de beaucoup plus grandes actions que les autres ; mais le nombre des ennemis était si grand qu'ils ne pouvaient plus résister, et ils étaient déjà si fatigués de combattre qu'ils restaient au même lieu. Et leurs bons chevaux ! c'était pitié que de les voir ; et quand même les infants auraient voulu combattre, ils ne l'auraient pas pu ; car bientôt ils n'eurent plus d'épées ni d'autres armes : elles étaient brisées ou perdues.

Quand les Maures les virent sans armes, ils tuèrent leurs chevaux et prirent les chevaliers ; puis les ayant dépouillés de leur armure, ils les décollèrent un à un, sous les yeux de leur oncle Ruy Velasquez, et sans aucun autre retard.

Mais quand Gonçalo Gonçalez, le plus jeune de tous, vit ses frères décollés devant lui, il reprit du cœur et s'élança sur le mécréant qui leur avait tranché la tête ; d'un coup de poing dans la poitrine il le fit tomber mort à ses pieds. Il en tua d'autres ; mais enfin

on s'empara de lui, et comme les autres il eut la tête tranchée.

Cela étant fait, Ruy Velasquez prit congé des Maures et retourna à son logis de Bilaren.

Les Maures prirent les têtes des sept infants et celle de Nuño Salido, et on les porta à Almanzor ; celui-ci les fit laver, les fit placer sur un drap blanc, et on amena Gonçalo Gustios pour qu'il les reconnût. Quand il les vit, sa douleur fut si forte qu'il tomba à terre ; on crut qu'il était trépassé, mais il se releva et versant de grosses larmes, il dit à Almanzor : Ces têtes je les reconnais bien. Ce sont celles de mes fils, les sept enfants de Salas, et l'autre c'est celle de Nuño Salido qui les a élevés.

Et après avoir dit cela, il commença à pousser des gémissements si remplis de douleur qu'il n'y avait pas un homme qui le vit qui n'eût grande douleur aussi, et qui pût retenir ses larmes.

Il prenait lui-même les têtes une à une, et raisonnait avec chacune d'elles des grandes actions qu'elle avait faites.

Et sa douleur était si grande qu'il supplia Almanzor de le faire mourir ; mais Almanzor eut pitié de lui, et il voulut qu'aucun mal ne lui fût fait. Il lui dit : « Va en ton pays ; il y a longtemps que ta femme doña Sancha ne t'a vu ; quant aux têtes de tes fils, je ferai pour elles tout ce qu'il faudra faire. »

La dame maure que Gonçalo Gustios avait aimée le prit alors à part. « Seigneur, lui dit-elle, je suis enceinte de vous, et il faut que vous ayez pour bien de me dire comment je dois agir. — Si c'est un garçon, donnez-le à élever à deux nourrices et qu'elles l'élèvent bien, et quand il sera en âge de comprendre ce qui est bien et ce qui est mal, vous lui direz qu'il est mon fils et vous l'enverrez à Salas. » En disant cela, il tira une bague qu'il avait au doigt, la rompit en deux et en donna la moitié à la dame maure pour qu'elle la remit un jour à son fils.

La dame maure enfanta bientôt un fils, auquel on donna le nom de Mudarra Gonçalez ; on l'éleva suivant les instructions de Gonçalo Gustios, et

Mudarra devint un vaillant chevalier.

Quand il se sentit assez fort pour venger ses frères, il prit congé d'Almanzor et s'en fut à Salas; il se fit reconnaître par son père, et, quand celui-ci eut vu la moitié d'anneau qu'il portait, il lui plut beaucoup; il en mena grande joie. Mais au bout de quelques jours Mudarra dit à don Gustios: « Je suis venu ici pour savoir de vous comment allait votre fortune, pour venger la mort des infants, et puisque c'est ainsi, il n'est pas bon que nous prolongions plus longtemps cette affaire. »

Il s'en fut à Burgos, où étaient le comte Garci Fernandez et Ruy Velasquez; il défia celui-ci devant le comte; Ruy Velasquez ne voulut pas accepter le combat; Mudarra en eut grande colère; et il alla vers lui pour le frapper de l'épée, mais Garci Fernandez le retint de sa propre main, et ne le laissa pas faire. Il ordonna une trêve de trois jours; mais il ne put la prolonger plus longtemps, et tous ceux qui étaient présents prirent congé du comte. Ruy Velasquez tarda jusqu'à la nuit pour s'en aller.

Mudarra Gonzalez l'attendait sur le chemin qu'il devait prendre, et quand il vint à passer il lui parla à voix haute:

« Tu mourras, faux et traître..... »

Puis il se laissa aller sur lui de toute la force de son cheval, et lui donna un si grand coup d'épée que de ce coup il tomba mort.

Après cela, Mudarra Gonzalez parvint à prendre doña Lambra et la fit brûler. Par cette vengeance il gagna l'amitié de toute sa famille, et principalement de doña Sancha, mère des sept infants de Lara, qui voulut le reconnaître pour son fils. A cette occasion, les historiens nous font connaître la cérémonie symbolique et pleine de sens, bien qu'un peu bizarre, par laquelle, en ce temps, on consacrait l'adoption. Pour montrer que l'adopté n'entrait pas dans sa nouvelle famille par les voies ordinaires de la nature, on le revêtait d'une chemise; mais il ne la mettait pas de la manière accoutumée. Il y entrait par une des man-

ches qui était très-large, et on lui faisait sortir la tête par le collet. Ensuite la personne qui l'adoptait le baisait au visage, et il était ainsi agrégé à la famille. Cette ancienne coutume a donné lieu au proverbe espagnol, employé pour exprimer une chose qui s'écarte des règles habituelles: « Entrer par la manche et sortir par le collet. » Tout se passa de cette manière quand doña Sancha adopta Mudarra Gonzalez, qui le même jour reçut le baptême et fut armé chevalier par le comte Garci Fernandez. C'est de lui, dit-on, que descend la célèbre famille des Manriquez de Lara. Bien des écrivains regardent cette aventure comme entièrement fauleuse. Pour notre compte, nous sommes loin de croire que tout se soit passé bien exactement comme on le rapporte; mais nous pensons aussi qu'au fond de tout cela il doit y avoir quelque chose de réel, et M. Ferdinand Denis cite, à l'appui de la vérité de cette histoire, le procès-verbal dressé le 12 décembre 1579, de l'exhumation des sept têtes des infants de Lara et de celle de Nuño Salido (*).

(*) Voici le texte de ce procès-verbal: « 2^o Le 12 décembre 1579, fut faite une information d'office par le gouverneur de la susdite ville de Salas, avec l'assistance de don Pedro de Tovar, marquis de Berlanga, et de doña Maria de Recalde sa femme, devant Miguel Redondo, écrivain de ses ordres; de laquelle information il résulte qu'alors il y avait en la grande église de Santa Maria, dans le mur même de la chapelle, du côté de l'Évangile, les têtes des sept infants de la terre de Lara, et celle de Gustios leur père, et celle de Mudarra Gonzalez, le fils bâtard de ce dernier. Et quoiqu'il y eût tant d'années qu'elles étaient là (les épitaphes étant fort anciennes), comme quelques personnes doutaient si c'était vérité, on ordonna d'ouvrir et de creuser à l'endroit des peintures, au lieu où la muraille était couverte des blasons, pour savoir ce qu'il y avait dedans, et pour s'assurer de l'authenticité des choses. Et ledit gouverneur mettant cela en exécution, ordonna à un ouvrier d'enlever une table peinte qui était fixée dans la muraille, laquelle porte sept têtes de peinture antique paraissant avoir plus de cent ans. Et au-dessus il y a